

— Il faudrait auparavant qu'elle retrouve sa vielle, dit le maître en ricanant. Et Fanchon n'est pas si malheureuse avec moi qu'elle veuille rompre tout de suite son engagement.

— Oui, dit Mattéo d'un ton singulier. Il est trop tard déjà...

— Allons, va-t'en.

— Oui. Vous ne m'en priez pas deux fois.

— Prends tes hardes et ton violon et déguerpis...

— Dans cinq minutes, vous ne me verrez plus. Mais avant de m'en aller, vous voudrez bien me régler mon compte.

— Ton compte, petit misérable...

— Je suis depuis six mois avec vous. Depuis six mois, tous les jours je vous ai rapporté dix francs... pour moi, pour Juliana et pour les deux autres... je n'ai jamais été en dessous et la plupart du temps ma recette se montait à quinze francs... Nos conventions portent que la moitié de cette somme nous revient... Payez-moi...

— Et ton entretien ?

— C'est prévu dans notre engagement.

— Et ta nourriture ? Et ton logement ?

— C'est prévu ausi !

— Eh bien, attends... je vais te montrer quelque chose que tu n'as pas prévu certainement.

Il lui reprend le poignet, le lui tord, le traîne jusqu'à sa chambre, et là on entend des coups sourds, entremêlés de gémissements ; Fanchon, interdite, demi-morte de peur, n'ose pas bouger. Son cœur est plein d'angoisse.

Mattéo reparait, blême, livide.

Il ne voit pas la jeune fille.

Il se dirige d'un pas chancelant vers le coin de mur où pend son violon, son gagne-pain, le décroche, jette sur son dos son paquet de hardes et disparaît.

Quand Luccini se montre à Fanchon, rien sur son visage n'indique qu'il vient de se passer quelque chose d'extraordinaire.

Mais en voyant la jeune fille éperdue d'épouvante, il se mit à rire, d'un bon rire de brave homme.

— Ne t'effraye pas petite... avec des garnements pareils, il faut parfois se montrer sévère.

Et, prenant un air triste :

— Par malheur, tout cela ne nous fait pas retrouver ta vielle, mon enfant... Tu ne peux rester sans travailler... Il va falloir que j'avise au plus pressé... Pour qu'il ne te reste aucun mauvais souvenir dans l'esprit après la scène à laquelle tu viens d'assister je m'en vais aller t'acheter une vielle... Je te promets de faire tous mes efforts pour retrouver la tienne. Si j'y arrive, j'en serai bien heureux... Es-tu contente ?

— Merci, monsieur, dit-elle, tout frémissante encore... Mais je n'ai pas d'argent pour acheter une vielle et cela coûte cher.

— Je ne te demande rien ma fille... rien, entends-tu ? J'avancerai pour toi la somme qu'il faudra, cent, deux cents, trois cents francs, bien que je ne sois pas riche. Tu me remboursas au fur et à mesure de tes petits gains... Je ne suis pas pressé et, pour ma part jamais je ne te demanderai un centime.

Fanchon le remercia de nouveau.

Que croire ?

Cet homme s'était montré tout à l'heure d'une violence, d'une cruauté inouïe envers Mattéo.

Et le voilà maintenant qui lui parlait doucement, à elle, et qui lui rendait, gratuitement, un grand service, sans qu'elle l'en priât et sans même qu'il lui en demandât de la gratitude.

Elle ne pouvait deviner l'intrigue calculée qui se cachait sous ces apparences amicales.

Elle ne devinait pas surtout que, en ce qui la concernait, chacune des actions de cet homme tendait à resserrer plus étroitement la chaîne qui déjà liait à lui la jeune fille sans ressources.

— Fais ce que tu veux, aujourd'hui, Fanchon. Cela va être encore une journée de perdue. Mais il me faut le temps de chercher une vielle... et je ne voudrais pas, pour toi, du premier instrument venu.

Il sortit.

Elle n'eût pas le courage de profiter de sa liberté.

La perte de sa vielle la rendait profondément triste.

Elle se mit à pleurer, en pensant à Girodias.

Il lui semblait que son bonheur était attaché à cette vielle ; est-ce que ce n'était pas la seule chose qui la reliait au passé ?

Elle se faisait presque un crime de l'avoir perdue.

Elle aurait dû y prendre garde, l'enfermer.

Girodias y tenait tant !

Que de fois elle l'avait vu, le doux vieillard, considérer l'instrument avec une sorte de vénération !

Ne venait-il pas de sa mère !

De Fanchon la Vieilleuse !

Maintenant qu'on le lui avait volé, qu'allait-elle devenir ? Est-ce qu'un autre pourrait le remplacer jamais ?

Non, cela était impossible.

Un autre instrument rendrait-il la naïve poésie de ses chansons d'autrefois ?

Non. Elle ne le croyait pas.

C'était en quelque sorte une amie qui n'était plus là.

Et voilà pourquoi elle pleurait.

Qui donc l'avait volée ?

Qui donc avait été assez méchant pour commettre cette action ?

Elle connaissait tous les enfants.

Dans son souvenir, elle les examinait un à un.

Ils étaient malheureux, ils n'étaient pas vicieux. Ils aimaient Fanchon pour sa douceur, Fanchon toujours prête, du reste, à leur rendre service.

Était-il donc parmi eux un voleur ?

Non, il devait venir du dehors.

Mais alors, c'était l'inconnu !

— Jamais je ne la trouverai ! Jamais !

Et ses pleurs redoublaient.

Vers midi, Luccini reparut.

Il avait fini par trouver une vielle chez un marchand de vieux instruments de musique, dans un passage.

Il rapportait avec lui le gagne-pain de l'enfant.

— Voilà, Fanchon, dit-il... en la lui tendant. Elle n'est peut-être pas aussi jolie que la tienne... elle n'est pas, comme la tienne agrémentée d'ornements, mais elle est plus moderne et excellente avec cela. Le marchand savait en jouer et il en a tiré des sons délicieux... A vrai dire, Fanchon, tu ne perds pas au change !

Peut-être ! Mais ce n'était pas la vielle, amie de Girodias !...

Elle la prit, se mit à jouer.

Non, sans être mauvaise, elle ne valait pas l'autre. Fanchon ne reconnaissait pas la compagne de ses misères et de ses chansons ! C'était une étrangère qu'elle tenait là, entre ses petites mains ! Est-ce qu'elle saurait jamais entrer en communication avec elle ? Est-ce que toutes deux se comprendraient jamais ? Est-ce qu'elle l'aimerait, cette nouvelle venue, comme elle avait aimé l'autre ?

Luccini se mit à rire :

— Tu ne me demandes même pas combien elle m'a coûté ?

— Combien ? dit-elle distraitement.

— Trois cents francs !

— C'est une grosse somme !

— Oui. Et il va falloir bien travailler, ma petite, pour regagner cela. Cela te fait une dette de trois cents francs que tu viens de contracter envers moi. Tu la remboursas petit à petit. Patience. Seulement si jamais la pensée te venait, un jour ou l'autre, de me quitter, n'oublie pas qu'auparavant il faudra que tu m'aies payé la somme que je viens de déboursier pour toi, et que, si tu t'en allais sans l'avoir fait, j'aurais le droit de te chercher partout, de te ramener, et de te punir de ta mauvaise conduite à mon égard.

— Non, je ne l'oublierai pas, monsieur.

— Tu n'oublieras pas non plus que les vêtements que tu portes m'appartiennent tant que tu ne me les auras pas payés. Car je ne fais que vous avancer l'argent, à tous. Cet argent, je suis trop pauvre pour vous en faire cadeau.

— Je le sais, monsieur.

— Bien. Maintenant, va, ma petite. Pour aujourd'hui je te tiendrai quitte avec dix francs pour ton après-midi. Mais à partir de demain, je veux que tu me rapportes régulièrement au moins quinze francs, sans quoi...

Ses yeux brillèrent.

— Sans quoi, monsieur ? dit-elle en tremblant.

— Nous ne serions plus bons amis.

Elle s'en alla essayer sa vielle aux environs. Elle avait les dix francs le soir quand elle rentra.

Le lendemain, quand elle sortit avec les autres, elle aperçut tout à coup Mattéo qui se cachait sous une porte cochère.

Il faisait des signes à Fanchon.

Et quand il vit qu'elle l'avait aperçu, il mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence vis-à-vis des autres.

Fanchon laissa la bande se disperser.

Elle resta seule.

Du reste, c'était toujours seule qu'elle voyageait dans le grand Paris.

Il la rejoignit aussitôt.

Et tous deux s'éloignèrent en causant à voix basse.

— Fanchon, disait Mattéo, j'ai voulu te revoir pour t'affirmer de nouveau que je ne suis pour rien dans ce vol qui t'a fait tant de peine... pour rien, tu entends, Fanchon ?...

— Jo te crois, Mattéo ; jamais je n'ai pensé que tu pouvais être coupable. Jamais, je te le jure.

— En outre, je voulais te dire deux choses.

— Parle, Mattéo.

— D'abord, que dans mes courses à travers Paris je ferai tout mon possible pour retrouver ta vielle... Celui qui l'a volée l'a vendue, c'est certain. Et celui qui l'a achetée voudra la revendre. Ce